

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 158. — Juin 1902.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MISSION DE SAINTE-CROIX.

(Cross-Lake, Kiwatin.)

LETTRE DU R. P. BONALD.

Débuts de la Mission Sainte-Croix. — Grand mouvement de conversions et d'abjurations. — RR. PP. BONALD et BEYS.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Si on regarde la carte géographique du pays, on est étonné de ne voir aucune mission catholique établie dans ces vastes contrées qui s'étendent de la baie d'Hudson au grand lac Winnipeg. Il y a plusieurs postes de la Compagnie marchande H.-B.-C. : York-Factory, Oxford-House, Norway-House, Split-Lake, Cross-Lake, Manito-Lake, Poplar-Point, etc., pour ne citer que les centres compris dans l'archidiocèse de Saint-Boniface.

Mgr TACHÉ avait souvent exprimé le désir de voir les missionnaires parcourir ces parages et s'y établir. L'année 1901, la première du vingtième siècle, voit s'ouvrir une ère nouvelle pour les missions catholiques

dans ces pays. Depuis longtemps les ministres méthodistes ont enrôlé dans leur secte à peu près tous les Indiens des différentes localités. A plusieurs reprises, cependant, nous avions été sollicités, même par des personnages qui ne partagent pas nos croyances, de fonder des Missions dans le pays.

Mgr LANGEVIN avait demandé aux missionnaires de la Saskatchewan d'évangéliser les Indiens de cette partie de son diocèse, quand ils en auraient l'occasion, dans leurs courses apostoliques. Un de mes néophytes du fleuve Churchill, immigré en ce pays, y a apporté les germes de notre sainte foi, et un jour un grand nombre de ces pauvres méthodistes nous firent connaître leur désir de nous voir fonder une Mission chez eux.

Le R. P. CHARLEBOIS y fit d'abord quelques apparitions signalées par un certain nombre de conversions. Le 1er janvier 1901 il y recevait encore cinq personnes dans la religion catholique.

L'été dernier, pendant ma convalescence, je fis ici une visite, avec l'approbation de mes Supérieurs, pour connaître un peu les dispositions des sauvages. Un jeune médecin m'accompagnait, un peu pour me soigner et un peu pour le plaisir du voyage. Ses connaissances médicales, son amabilité, son dévouement pour ma personne et sa piété, firent bonne impression. Il me servait la messe tous les matins, chantait, faisait de la musique et invitait le peuple à venir à nos réunions; en un mot, M. Lachance se posait en parfait gentilhomme et en bon catholique.

Un jour, la seule famille catholique des environs me demanda d'aller baptiser un nouveau-né. Les gens en charge du poste de la Compagnie à Cross-Lake, si dévoués pour nous, se firent un plaisir de nous prêter un esquif et des rameurs pour nous rendre à l'Isle-du-Lac,

où nous étions attendus. Beaucoup d'Indiens assistèrent à la cérémonie du baptême. Aussitôt après, un bon sauvage nous donna son plus jeune enfant pour en faire un catholique. Pendant le baptême, M. Lachance, qui servait de parrain et qui pouvait à peine maîtriser son émotion, vit le père de l'enfant fondre en larmes. La cérémonie terminée, comme je m'apprêtais à plier bagage, le sauvage s'approche et me dit : « Homme de la prière catholique, je suis si heureux dans mon cœur de voir mes enfants sous ta main bénissante, que je te donne toute ma famille. » On recommença donc la cérémonie, et quand tout fut fini, je fis mes compliments à ce brave homme.

Plus tard, de retour au fort de la Compagnie, je reçus d'autres abjurations et je fis d'autres baptêmes. Le dimanche, la grand'messe fit sensation. Elle fut chantée dans le salon du fort, en présence de nombreux sauvages qui n'avaient jamais assisté à pareille cérémonie. Ils sont habitués en effet à ne voir qu'un pauvre diable de sauvage, affublé d'une redingote noire et décoré du titre de ministre, lisant quelques versets d'un gros livre qu'il ne comprend pas. Quelle impression différente à la vue d'un prêtre catholique, en soutane, revêtu de l'aube et de la chasuble. Mais, je préférais parler aux sauvages en plein air, assemblés autour de ma tente, au bord du fleuve. Là, j'étalais sur le tronc d'un arbre mon tableau-catéchisme, et j'enseignais la doctrine de notre sainte religion. Je sonnais ma petite cloche quand le ministre mettait la sienne en branle, et le grand nombre des sauvages s'arrêtait chez nous.

Une nuit, un chien s'introduisit pendant notre sommeil dans la tente. Le lendemain, nous ne trouvions plus aucune provision ; c'était le chien du ministre qui avait fait le coup. Le révérend l'apprend, et, saisi de scrupule,

il me dépêche son jeune homme pour me demander la valeur du dégât fait par sa bête ; je ne voulus rien dire, mais un quart d'heure après le jeune homme revient avec une charge de provisions, me priant, de la part du ministre, de recevoir le tout, sinon à titre de dédommagement, du moins en signe de bonne amitié. J'acceptai à ce dernier titre. Cela m'arrivait bien à propos, car j'étais parti à la lettre *sine pera* et *sine baculo*, pas même de souliers.

Je me séparai de mon ami le médecin et je partis, avec la grâce de Dieu, pour le Fort-Nelson, à 300 milles au nord. J'allais recruter des enfants indiens pour l'école industrielle de Saint-Boniface. Quelle joie je savourais d'avance à la pensée de revoir une partie du pays parcouru jadis et quelques-uns de mes anciens chrétiens. Je ne vous dirai pas toutes les péripéties de notre voyage en canot d'écorce, à travers les lacs et les portages. La marche dans les marais me fatiguait beaucoup, et je constatai que j'avais laissé à peu près toutes mes forces à l'hôpital de Saint-Boniface.

Un matin, en remontant un affluent du fleuve Nelson, nous vîmes trois barques amarrées au rivage au-dessous d'un grand rapide. Les voyageurs ou rameurs, une trentaine au moins, se trouvaient à l'autre extrémité du portage, sans se douter de notre arrivée. Je tombai sur eux à l'improviste et comme un revenant, car on leur avait dit que j'étais probablement mort. La joie succéda subitement à la surprise, ils s'écriaient tous ensemble : *Kotawenow*, notre père ! Et remarquez que, sur trente, vingt-neuf étaient protestants. Il fallut s'asseoir et leur conter toutes les nouvelles.

Ce fut bien autre chose quand, le soir du même jour, nous débarquions au petit quai de la Mission du Fort-Nelson. Le R. P. Boisson, suivi de tous les sauvages pous-

sant des cris de joie, accourait au rivage ; la cloche sonnait à toute volée comme pour un évêque ; on s'embrassait, on se serrait les mains. Mes anciens chrétiens me tenaient par les mains, par les bras, par la soutane, revenaient encore pour me témoigner leur joie et leur affection. Je passai là trois jours avec le bon P. Boisson qui voulut me faire prêcher tous les matins et tous les soirs. Cet air des montagnes de Churchill, le pémikan de caribou, la viande sèche du pays, tout cela me fit revivre et ma santé s'améliora sensiblement.

Au mois d'août je traversais le grand lac Winnipeg en bateau à vapeur ; la machine venait de se briser et nous étions en queue d'un petit remorqueur. La tempête nous ballotta désagréablement et nous causa du retard. Mes six enfants sauvages ne furent pas trop effrayés. Les passagers, dames et messieurs, étaient très aimables pour eux et se plaisaient à leur donner des bonbons. Les enfants, de leur côté, se montraient gentils ; ils me donnaient cependant mille soucis. Il fallait avoir l'œil sur eux toute la journée, et la nuit je ne dormais guère tranquille.

Pendant la traversée, je leur faisais quelquefois le catéchisme. Un jour, je leur parlais de la création, quand le petit Moïse, me coupant la parole, me dit : « Mon père, est-ce le Grand Esprit qui a fait ce bateau ? » Son nom lui va bien, car, comme son fameux homonyme, il a été sauvé des eaux dans un marais : il allait disparaître quand je le pris sur mes épaules et le portai jusqu'à ce qu'il pût marcher commodément. En approchant du pays civilisé, je considérais ces enfants pour voir ce qui les frapperait davantage. Ils parurent assez insensibles aux bateaux à vapeur, aux belles maisons, aux chemins de fer. Ce qui les émerveilla le plus, ce furent les moutons et les petits *habillés de soie.*

Ma première visite à Cross-Lake, sur le fleuve Nelson,

avait produit quelques fruits; je m'étais assuré qu'il y avait là des Indiens disposés à reconnaitre et à embrasser la vérité catholique. En les quittant, je leur promis que si je vivais encore, je reviendrais sûrement au printemps prochain et même dès l'automne si j'avais un jeune prêtre pour me tenir compagnie. Or, vous savez qu'à la fin de septembre la divine Providence fit qu'il y eut en disponibilité le jeune P. Bets destiné au Nord, mais arrivé trop tard pour continuer son voyage lointain. Vous décidiez, avec votre Conseil, de m'envoyer à Cross-Lake avec ce jeune Père pour fonder cette Mission de Sainte-Croix. Je croyais user de prudence en vous soumettant humblement quelques observations. Vous étiez certainement inspiré pour passer outre et nous y envoyer quand même; car malgré les circonstances défavorables, malgré toutes les difficultés, l'œuvre réussit à merveille. Nous n'aurions jamais osé espérer autant.

Voici la narration toute simple de ce qui s'est passé depuis notre obédience jusqu'à ce jour. La première semaine d'octobre, le R. P. Bets et votre serviteur traversaient le lac Winnipeg sur le dernier bateau à vapeur de la saison et débarquaient à Norway-House, sur le fleuve Nelson, à plus de 400 milles de Saint-Boniface. Trois jours de halte au fort de la Compagnie, et nous descendions ensuite le fleuve sur un petit esquif monté par quatre rameurs et chargé de quelques provisions pour notre hiver. Assis sur une caisse ou sur un sac de farine, entre deux rameurs, le jeune et le vieux missionnaire, exposés à une froide bise, disaient plus ou moins commodément leur bréviaire. Emportés en aval à force de rames, nous avions à peine le temps d'admirer les îles, les bois de sapin et de bouleau, ou les rochers du rivage. Quelquefois on avait le souci ou l'agrément de sauter de petits et de grands rapides, ou de voguer sur

la crête des vagues à la faveur du bon vent. Le 9 octobre au soir, nous débarquions au Fort de Cross-Lake, sur la rive droite du fleuve. Nous fûmes reçus en amis par une famille écossaise qui nous offrit le vivre et le couvert pendant deux jours. Je me hâtai de faire aménager une maison indienne que j'avais louée pour huit mois. La seule famille catholique de l'endroit vint nous saluer, ainsi que presque tous les autres habitants. Des protestants s'offrirent pour nous procurer du bois de chauffage avant la saison des glaces. Le dimanche, au son de notre clochette, la majorité de la population, au lieu d'aller au temple du ministre, venaient à la cabane des prêtres catholiques. L'affluence augmentait tous les dimanches, et à notre grand regret nous ne pûmes recevoir tous ceux qui voulaient entendre parler de notre sainte religion. Bientôt deux adultes faisaient leur abjuration. Entre temps il fallait nous occuper du temporel, rendre notre habitation moins froide, scier notre bois de chauffage, ce que nous faisions chacun à tour de rôle; toutefois je vous avouerai que j'aimais bien à profiter de la force et de la bonne volonté de mon jeune compagnon, qui, d'autre part, s'adonnait avec ardeur à l'étude du cris. Je vous avouerai encore que, à cause de la maladie qui ne me quitte guère, je m'adjugeai la meilleure place au nouveau logis. Le P. Beys dut se contenter du grenier. Notre régime est, je crois, *ad modum pauperum;* mais on ne pense guère à en rêver de meilleur quand, dans cette cabane, il vient tant de pauvres âmes qui ont faim et soif de la vérité. Ces braves gens ne nous demandent ni vivres ni habits, ni argent, et nous leur faisons l'aumône de saint Pierre au boiteux du temple. Combien sont coupables les ministres méthodistes qui ne craignent pas de s'enrichir de la graisse du peuple, se faisant payer par leurs adeptes pour arrondir leur traitement annuel; et

cependant il les laissent dans une ignorance crasse des vérités les plus élémentaires du christianisme. Ils n'ont appris autre chose que *good morning* et *good night*. Je ne vous parlerai pas des misères physiques, pauvreté, paresse, malpropreté, etc.

Quand toutes les rivières et tous les lacs furent pris par les glaces, j'entrepris la visite des nombreux sauvages que je n'avais jamais encore vus, et qui, disséminés en plusieurs centres de pêcherie, m'avaient fait demander. C'était vers la fin de novembre. Mon premier voyage fut pour un village établi au milieu de la forêt. Les femmes et les enfants y demeuraient constamment, mais les hommes n'y venaient que pour la nuit; ils passaient tout leur temps à la pêche d'esturgeons sur les grands lacs, à travers la glace. Ils avaient à côté de leurs cabanes des boutiques de la même façon, mais sans cheminée, où ils entassaient les esturgeons gelés; il y en avait des centaines et de dimension respectable, puisque pour chacun le poids variait de 50 à 100 livres. Les marchands venaient se les disputer, enchérissant l'un sur l'autre, comme on faisait jadis pour les fourrures. Un autre commerce que je vis pour la première fois dans ces endroits fut celui des œufs d'esturgeons pour le caviar. Au milieu de ces centaines d'Indiens naguère chasseurs et trappeurs, disséminés dans les bois et sur les lacs, aujourd'hui réunis pour le commerce des esturgeons, le missionnaire catholique se rencontrait avec l'Américain, l'Écossais, l'Anglais et le Canadien. Ne risquait-il pas d'échouer dans son ministère? Ne venait-il pas prêcher dans le désert? Non, quand arrivait l'heure de l'exercice religieux beaucoup venaient; souvent même le local était trop petit et il fallait recommencer l'exercice pour ceux qui n'avaient pu y assister. Nos cantiques plaisaient infiniment et on les chantait avec entrain.

Tous voulaient les apprendre par cœur; on m'apportait du papier en me priant de les écrire en caractères syllabiques, afin de pouvoir les lire. Après le chant des cantiques, je leur prêchais ordinairement sur les sacrements, mais autrement que leur ministre. Le sermon sur le péché et le sermon sur l'enfer les surprirent beaucoup : c'était chose étrange, nouvelle pour eux. Ils furent touchés de ces vérités et je reçus une première fois douze abjurations. Dans un second voyage, j'en reçus treize. De retour à notre maison, j'en reçus huit. Dernièrement, j'en avais encore sept. Et je ne parle pas d'une trentaine de catéchumènes dont j'ai fixé l'abjuration au mois prochain. Hier soir, on est venu m'apprendre que cinq familles, au loin dans les bois, me demandent ; je vais m'y rendre le plus tôt possible. A la vue de tant de conversions, j'éprouve le sentiment de saint Pierre après la pêche miraculeuse.

Les sauvages des autres pays viennent nous voir. Ils ne connaissent pas les prêtres catholiques. Je crois que pour ces Indiens, qui sont méthodistes malgré eux, a sonné l'heure de la conversion. Malheureusement, nous ne pouvons pas suffire à la tâche. Le démon naturellement fait tout ce qu'il peut pour empêcher le bien. Le ministre indien de Cross-Lake voue d'abord au supplice de l'enfer ceux de ces adeptes qui oseraient se faire catholiques, puis il les menace d'envoyer leurs noms à quelque ministre du gouvernement canadien, peut-être même au roi d'Angleterre. Comme j'ai réduit à néant ces vaines menaces, il a cherché d'autres expédients pour arrêter le grand mouvement qui se fait en faveur de notre sainte foi. On a dit que les prêtres ne venaient ici que pour un temps bien court. J'ai dû affirmer qu'il y aurait à Cross-Lake une Mission catholique et une résidence fixe pour le prêtre. Le ministre, qui autrefois

ne quittait jamais le foyer conjugal, rôde un peu partout depuis cet hiver et ses huit catéchistes sont tous en campagne pour défendre aux protestants d'aller écouter le prêtre français. D'aucuns, en effet, sont arrêtés dans leur marche vers la vérité ; mais ce n'est que pour un peu de temps.

L'autre jour, dans le temple, une pauvre veuve qui n'a qu'un enfant a osé se lever devant tout le monde et dire : « Mes amis, je vous le déclare, j'ai poussé moi-même mon fils à se faire catholique et je veux le suivre. » Il n'y eut personne pour lui répondre. Depuis, elle vient tous les jours se faire instruire et se préparer ainsi à son abjuration.

1er *février*. J'ai dû interrompre ce rapport pour aller visiter les chasseurs qui m'avaient fait demander. En passant aux pêcheries, en aval du fleuve, j'ai dit la messe dans une pauvre cabane, afin de donner le viatique à une femme malade. J'ai dressé mon autel sur un lit. La malade, enveloppée d'une robe en peau de lièvre, a reçu la sainte communion, et après la messe, j'ai rebaptisé sous condition ses quatre enfants. Le lendemain, on a rencontré sur un grand lac les quatre pères de famille que nous allions voir. C'était difficile pour eux de rebrousser chemin ; ils nous ont donné des lettres pour leurs femmes. C'était un ordre de faire rebaptiser les enfants et un conseil aux adultes de se faire catholiques. Il y a eu huit abjurations. En repassant aux pêcheries, à notre retour, non seulement les catholiques, mais aussi les protestants sont venus me prier de rester chez eux le dimanche pour leur prêcher. Je me rendis à leur désir. Je célébrai donc la sainte messe, le dimanche de la Septuagésime, dans la plus grande cabane des pêcheurs, devant une quinzaine de catholiques et cinquante protestants. Après la messe, on chanta des

cantiques et je donnai une instruction qui fut bien écoutée par tous les assistants. Le soir encore, des cantiques et un sermon sur la Passion de Notre-Seigneur. Je reçus trois abjurations d'adultes et rebaptisai un enfant. Le lendemain, arrivé de bonne heure à une seconde pêcherie, je reçus une adresse présentée par les pêcheurs et les marchands anglais protestants. Cette démarche me surprit et me toucha beaucoup; j'en fus heureux pour notre œuvre. Voici la traduction de cette adresse : « Révérend Père BONALD, nous ne pouvons laisser passer cette occasion, sans vous exprimer le plaisir que nous avons de vous voir au milieu de nous pendant cette saison de la pêche d'hiver. Votre zèle nous fait du bien à nous comme à nos frères les Indiens. Révérend Père, laissez-nous vous dire qu'avec beaucoup de respect, nous vous admirons dans votre noble tâche ; votre dévouement au divin maître en toutes sortes de difficultés et de privations, que vous devez subir à votre âge, montre que vous êtes un vrai missionnaire de Dieu. C'est avec plaisir que nous vous exprimons le désir de vous voir encore de longues années dans ce district ; vous recevrez, sans aucun doute, la récompense que vous méritez si bien. Nous demandons à Dieu qu'il bénisse votre ministère. Les Indiens, dont le bien-être semble être votre premier soin depuis votre arrivée dans la réserve de Cross-Lake, ont changé de toutes manières, surtout sous le rapport de la moralité, ainsi que tout le monde peut s'en apercevoir : quelle différence avec ceux des autres réserves ! Il serait à souhaiter que votre compagnon fût envoyé à ces derniers pour leur enseigner les vérités dont ils ont tant besoin. Le jour n'est pas éloigné, nous l'espérons, où nous verrons s'épanouir dans tout son éclat votre œuvre de civilisation et de christianisation des Indiens de Cross-Lake.

« En tous vos voyages par terre et par eau, veuille Dieu vous garder et vous protéger. C'est le profond désir de vos amis qui vous admirent. » (Signé : *Les protestants de la Pointe-au-Sable, sur le Nelson.*)

Ces bons messieurs accompagnèrent leur adresse d'un présent en argent pour couvrir les frais d'un voyage de 400 milles que je devais faire à Winnipeg.

A la veille de mon départ de Cross-Lake, d'autres messieurs écossais avec leurs familles sont venus me témoigner leurs sympathies et m'offrir d'autres secours. Nos Frères séparés, si dévoués pour nous, mériteront par leurs bonnes œuvres la grâce de la conversion. Hier encore des Indiens protestants sont venus, à ma grande surprise, m'apporter un petit secours aussi, en me disant : « Nous aimons votre religion et nous vous remercions des bons enseignements que vous nous donnez en ce pauvre pays. Nous n'avions jamais vu de prêtres catholiques. »

Véritablement, on doit prier beaucoup quelque part pour notre nouvelle mission, car, malgré nos misères personnelles, elle réussit à merveille. Je viens d'inscrire le quatre-vingt-unième baptême pour notre premier séjour à Cross-Lake.

Je termine ce trop long rapport en souhaitant que quelques bonnes âmes nous viennent en aide pour bâtir ici une belle chapelle et une résidence pour les missionnaires. C'est alors que ces pauvres égarés rentreront dans l'Église catholique et que Cross-Lake deviendra un foyer d'où notre sainte foi rayonnera partout dans cet immense district de Kewatin.

Nous sommes très pauvres. La pauvre soutane du P. Beys est rapiécée en plusieurs endroits avec de l'étoffe de différentes couleurs. Il nous manque de tout, surtout pour notre chapelle. Qui nous aidera à orner notre

future église où nous recevrons peut-être des centaines d'abjurations ?

E. Bonald, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. RIOU AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL.

Aperçu historique sur les Missions des Pieds-Noirs [1].

Mission de la Sainte-Trinité (Blackfoot-Crossing),
le 24 janvier 1902.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le 17 janvier 1901, je quittais ma chère Mission des Gens du Sang pour venir par obéissance prendre la charge de la Mission des Pieds-Noirs proprement dits, la Mission de la Sainte-Trinité. Inutile de vous dire ce que ce premier changement m'a coûté ; c'est à la Mission Saint-François-Xavier que j'ai débuté, c'est là que se trouvent mes premiers enfants dans la Foi ; je les aimais, ces enfants, nonobstant leurs défauts et leur nature sauvage ; et malgré les souffrances physiques et surtout morales que j'y ai endurées, il n'y avait que l'obéissance qui pouvait me séparer d'eux.

Ici je trouve le même champ d'évangélisation, les sauvages de la même tribu des Pieds-Noirs avec les mêmes défauts et les mêmes vices, comme aussi avec les mêmes bonnes qualités. Chaque peuple a son lot de bonnes qualités, comme tous les enfants d'Adam ont leur part de misères. Assurément les Pieds-Noirs ne sont pas sans défauts, ils en ont peut-être plus que d'autres : c'est une race fière, orgueilleuse, et par suite difficile à dompter ; ils sont paresseux et conservent encore leurs habitudes

(1) Voir *Missions*, t. VII, p. 244 ; t. XXIII, p. 21, 245 ; t. XXIV, p. 40 ; t. XXIX, p. 442.